

Aide sportive aux pays en voie de développement : membre du CIO pour le Cameroun, le professeur René Essomba dit ce qu'il en pense

Autor(en): **Essomba, René / Jeannotat, Yves**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport**

Band (Jahr): **42 (1985)**

Heft 9

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-998562>

Nutzungsbedingungen

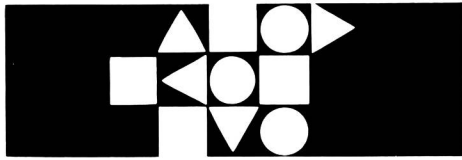
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Aide sportive aux pays en voie de développement

Membre du CIO pour le Cameroun, le professeur René Essomba dit ce qu'il en pense

Yves Jeannotat

Dans le no 8/1985 de MACOLIN, j'ai terminé mon étude sur l'aide sportive aux pays en voie de développement à l'exemple du Cameroun par ces mots du Professeur Essomba, membre du CIO, président du Comité olympique camerounais, chirurgien de réputation internationale et membre du Comité central du RDPC (Rassemblement démocratique du peuple camerounais), ce qui fait de lui, sur le plan politique, un des proches collaborateurs du Président Paul Biya: «Oui mais la Suisse, et les autres pays neutres, sont-ils prêts à passer rapidement de la théorie à la pratique? C'est aujourd'hui que nous avons besoin de leur aide désintéressée: pour construire des installations simples, pour améliorer notre équipement de base, pour perfectionner nos cadres, pour procéder à des échanges d'expériences, pour améliorer nos techniques, pour apprendre...! Si ce n'est pas le cas, demain nous serons pourvus tout de même, c'est sûr, mais par des canaux qui risquent bien d'être plus contraignants pour nous...» On trouvera, ci-après, l'essentiel de l'interview très intéressante qu'il m'a accordée à ce sujet, et le point de vue que M. Heinz Keller, directeur de l'EFGS, donne en guise de réponse, un point de vue qui peut être considéré comme étant celui des autorités gouvernementales helvétiques, puisque le directeur de l'Ecole de sport de Macolin remplit, en quelque sorte, vis-à-vis de l'étranger, la fonction de ministre suisse des sports. (Y.J.)

Préserver la santé par le sport

Pensez-vous, Professeur Essomba, que l'aide sportive aux pays en voie de développement, telle qu'elle se pratique actuellement, soit souhaitable et, si oui, est-elle suffisante, bien conçue, efficace?

Le niveau de développement du sport d'un pays est tributaire, pour l'essentiel, du niveau de développement général de celui-ci. Vu leur état de sous-développement, les nations du tiers monde ont donc besoin d'aide, c'est évident, et cette dernière est loin de suffire pour que des progrès rapides puissent être enregistrés. Vous avez déjà parlé des formes d'aide dont bénéficient ces pays actuellement, de celle accordée

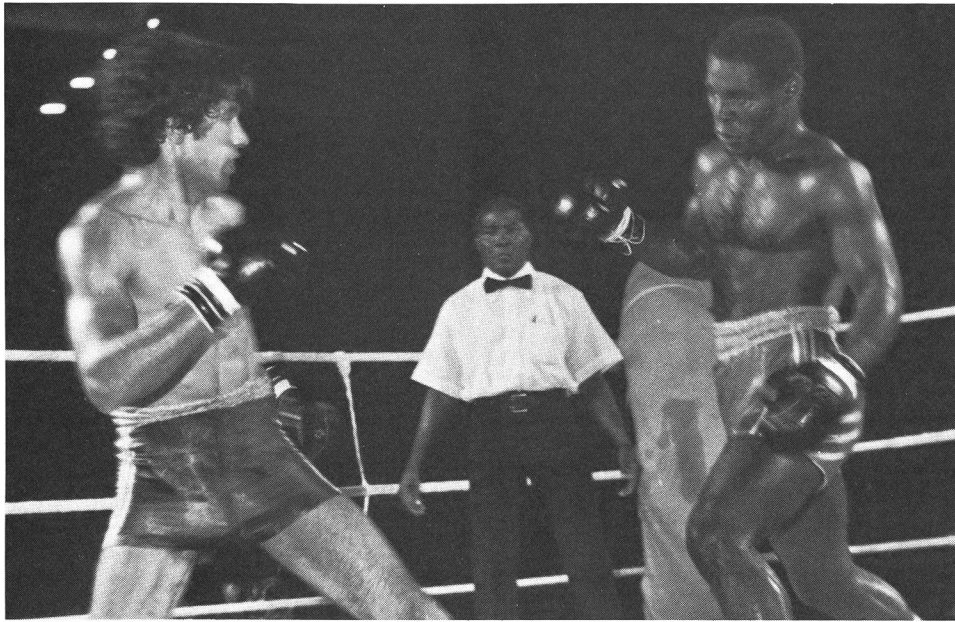
par la solidarité olympique notamment. Il faut y ajouter les apports gouvernementaux de pays industrialisés avec lesquels des accords bilatéraux de coopération ont pu être signés. Mais nous aimerions pouvoir nouer des relations sportives avec d'autres pays plus dégagés, comme la Suisse par exemple, ce qui n'est pas facile, car nous avons peu à offrir en retour et il semble bien qu'on soit loin d'y placer l'aide sportive au niveau de l'aide humanitaire. Et pourtant on sait, chez nous comme chez vous, le rôle important que joue le sport – populaire surtout – dans les domaines de l'éducation et de la santé.

Préserver l'identité culturelle

D'après ce que j'ai pu observer, le Cameroun dispose d'une solide structure sportive déjà, et la formation des maîtres d'éducation physique y est de qualité. De quelle nature l'aide extérieure devrait-elle être, ceci dit, pour qu'elle aille dans le sens du progrès, mais sans porter atteinte à l'«identité culturelle» du pays qui, à mon sens, doit être préservée envers et contre tout?



Sport scolaire: équipe provinciale féminine de volleyball.



Bessala (à droite), médaillé olympique et boxeur camerounais le plus célèbre de tous les temps.

Le fait que l'on s'inquiète de notre identité culturelle nous touche beaucoup. Un peuple, quel qu'il soit, ne peut connaître un développement utile s'il en va autrement. Certes, avec l'Institut national de la Jeunesse et des Sports (INJS), le Cameroun dispose d'un instrument de première valeur pour la formation des cadres nécessaires à l'éducation physique de la jeunesse, mais aussi à l'animation au sens le plus large. Il y a, cependant, hiatus dès que l'on passe au niveau de la formation sportive de fédération. En fait, dans les deux cas, nous avons besoin d'aide: échanges d'enseignants (voire d'étudiants), fourniture d'équipements et de documents didactiques notamment, dans le premier; participation à la formation d'entraîneurs spécialisés, dans le second. Actuellement, nous bénéficions du travail de quelques «coopérants» français à l'INJS, mais c'est nettement insuffisant.

Aide intéressée!

On le sait, les fédérations des nations riches sont intéressées, avant tout, au spectacle sportif de haut niveau, plus proche du monde commercial et publicitaire généré par la société de consommation. Elles sont donc souvent prêtes à aider les pays du tiers monde lorsqu'il s'agit, pour ces derniers, de fabriquer des champions. Mais elles le font surtout en pensant à leur propre profit, les pays d'origine ne recevant, après coup, que les miettes d'une gloire d'ailleurs bien éphémère. Ceci m'engage à affirmer que le champion est rarement – sinon jamais – représentatif de l'engagement sportif d'un peuple. Selon vous, professeur Essomba, l'aide sportive au développement ne devrait-elle pas accorder plus d'attention au sport de masse?

Nous en savons quelque chose. N'avez-vous pas dit vous-même que le tennisman

camerounais Yannick Noah devenait Français dès qu'il remporte une victoire, et ceci parce qu'il vit – et a été formé, il faut le reconnaître – dans ce pays? Il est évident que l'aide qu'on veut bien – ou qu'on voudrait bien – nous accorder ne doit pas se limiter à un seul aspect du sport. Ici plus qu'ailleurs encore, le sport d'élite est – et doit être – issu du sport de masse. C'est donc bien le sport populaire que nous devons chercher à développer à priori, par l'éducation physique dont j'ai déjà parlé, et par le «sport pour tous», qui manque totalement de structure et de moyens dans la plupart des pays en voie de développement.

Le football hors concours

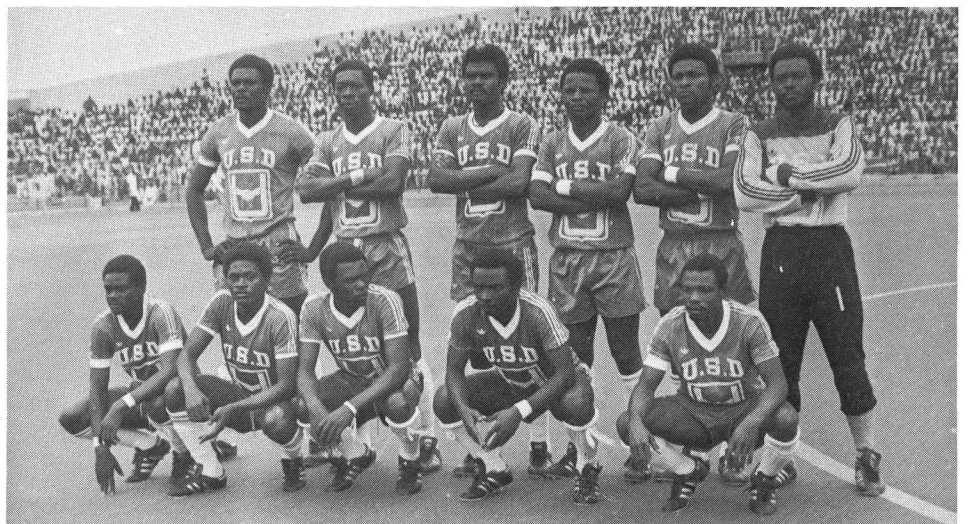
Ceci étant clairement dit, revenons au sport d'élite et au football en particulier: comment faut-il expliquer la réussite internationale de ce sport, alors que la plupart des autres ne dépassent que rarement le niveau national, voire régional?

Le football convient particulièrement bien au tempérament et au physique camerounais. Mais ces qualités ne suffisent pas à expliquer sa réussite spectaculaire. En fait, c'est pratiquement le seul sport qui a su – ou pu – se donner de bonnes structures et un encadrement relativement qualifié. Si les jeunes sont particulièrement attirés par le football, c'est surtout parce qu'il leur est facilement accessible. Comme je viens de le dire, le sport de masse étant encore embryonnaire, chez nous, la jeunesse n'a pas le privilège de pouvoir s'initier et s'épanouir dans le sport de son choix. Or, de nombreux exemples prouvent que les Camerounais ne sont pas doués que pour le football. Pris en charge à l'étranger, nombre d'entre eux l'on démontré: Noah en tennis; Gregory Ilorson et Maryse Ewange-Epée sont de grands noms de l'athlétisme mondial; Joseph Bessala, Jean-Marie Emébé et Ndongo Ebango sont fort connus dans les milieux de la boxe!... Lorsque nous aurons les moyens (structures, installations, équipements, encadrement) de former nous-mêmes nos sportifs d'élite, puis de leur donner la possibilité de se déplacer, nous pourrions aussi nous enorgueillir d'un sport d'élite authentiquement camerounais!

Favoriser les sports traditionnels

Ceux qui sont prêts à favoriser le développement du sport populaire, dans les pays du tiers monde, manquent souvent d'une connaissance profonde des régions concernées et des coutumes qui leur sont propres. L'idéal devrait pourtant être de favoriser l'élargissement des sports populaires traditionnels. Est-ce aussi votre avis et est-ce alors possible?

Mon opinion est effectivement celle-là. Mais il faut tout de même savoir et tenir compte que, avec le temps, les traditions ont tendance à s'éteindre ou à évoluer. Lorsque j'étais tout jeune, nous pratiquions, dans ma province, certains jeux



L'Union sportive de Douala (football) sur le sol en matière synthétique du stade de Garoua.

qui ont totalement disparu; d'autres activités, par contre, ont réussi à se maintenir sans que l'on sache trop pourquoi. C'est le cas de la lutte, par exemple, un des sports les plus populaires du Cameroun. Quant aux pratiques qui nous viennent de l'étranger, il y en a de très bonnes. Je pense, par exemple, à la course à pied ou jogging, idéal dans les centres urbains; je pense aussi au volleyball, jeu passionnant, accessible à tous et praticable partout, parce que facilement adaptable dans sa technique et dans ses règles.

Aide prioritaire

Dans quel ordre prioritaire placez-vous les domaines du sport qui mériteraient, au Cameroun, de recevoir une aide de l'extérieur?

L'équipement didactique et sportif (à Yaoundé, à part celui de l'INJS, il n'y a pas de gymnase, pas de salle de sport et encore moins de palais des sports pour la compétition), la formation des cadres, la gestion et l'administration, les sciences sportives sont, dans l'ordre, les domaines qui nécessitent d'être développés. Si, bien que membre du CIO et scientifique moi-même, je place les sciences en dernier lieu, c'est parce que j'estime qu'avant de chercher à peaufiner nos champions potentiels en laboratoire, il faut d'abord leur donner les moyens élémentaires de se réaliser et de s'entraîner...

raison de dire que, dans la plupart des cas, on devrait parler d'acte compensateur ou de rachat plutôt que d'aide. La faute ayant été commise par les générations passées, l'aide qui est offerte aux pays du tiers monde – dont beaucoup étaient des colonies – devrait être considérée comme le paiement d'une dette historique!

La Suisse manque-t-elle d'audace?...

Professeur Essomba, je suis Suisse! Acceptez-vous d'adresser un petit message à mon pays?

Avec plaisir! La Confédération helvétique est un pays remarquable, ai-je besoin de le dire, et pas seulement dans le domaine du sport. J'ai eu personnellement l'honneur de m'en rendre compte sur place à plusieurs reprises.

La Suisse est un pays apparemment petit par la géographie, mais très en avance dans beaucoup de domaines – aussi dans celui du sport – par rapport à d'autres cinq, dix, quinze, cent fois plus grands – et dans le même environnement –. Je me souviens très bien d'un entraîneur suisse de football: il s'appelait Daniel Jeandupeux! Il est venu nous voir et nous parler. Il nous a montré quelle peut être l'ouverture d'esprit du Suisse. Comme vous n'avez pas de passé colonial, vous pouvez venir chez nous sans crainte et sans remords, et nous n'avons rien à revendiquer de vous. Voilà

j'ai évoquées ci-dessus, nous y gagnerions beaucoup. Et peut-être pourriez-vous vous-mêmes en retirer certains avantages, ne serait-ce que sur le plan des relations humaines... ■

Une aide à «construire»!

Heinz Keller, directeur de l'EFGS

L'aide sportive aux pays en voie de développement peut revêtir diverses formes: elle peut être matérielle ou financière, elle peut concerner une collectivité ou des individus, elle peut même être du domaine plus abstrait des conceptions et des idées. En Suisse, la structure du sport se situe entre quatre piliers complémentaires, sur lesquels repose l'ensemble des tâches et des problèmes spécifiques de ce secteur. Malheureusement, jusqu'à ce jour, ni l'un, ni l'autre des quatre partenaires n'a étudié la possibilité de procéder à une aide systématique aux pays du tiers monde; on n'a pas encore cherché, non plus, à désigner un responsable qui serait chargé de définir une politique et d'élaborer une stratégie d'action en la matière. Donc, lorsqu'il y a effectivement «aide» de la part de notre pays, il s'agit, jusqu'à présent, – avec les avantages et les désavantages de la formule – de cas ponctuels spontanés et réglés sans système ni souci de coordination; ce qui n'empêche d'ailleurs pas ces actions d'être positives, utiles et bienvenues. C'est le cas, par exemple, des invitations que certaines fédérations nationales lancent, de leur propre initiative, à des entraîneurs de pays en voie de développement, leur donnant ainsi la possibilité de suivre les cours de formation qu'elles organisent à l'attention de leurs propres cadres.

Depuis peu, la Confédération elle-même se penche sur le problème, consciente que quelque chose de concret et de systématique doit être entrepris. Je pense, par exemple:

- à l'envoi de revues spécialisées et de documents didactiques
- à l'accueil périodique d'étudiants en sport ou en éducation physique
- peut-être même à certaines formes de participation sur place!

Quoi qu'il en soit, l'aide sportive aux pays en voie de développement me paraît être, pour la Suisse, un sujet à traiter sans tarder par les partenaires qui, ensemble, forment l'édifice du sport helvétique. ■



Yaoundé: les joggers sortent de la nuit comme des ombres imprécises.

La main tendue...

Selon le pays dans lequel on se trouve, le jugement que l'on est en droit de porter sur la notion d'«aide» peut varier considérablement...

J'ai lu avec attention votre éditorial (no 4/1985): «La main tendue donne et reçoit...» J'en approuve pleinement le contenu. Les pays dits «nantis» savent bien que la richesse de beaucoup d'entre eux provient de l'exploitation sauvage qu'ils ont exercée sur leurs anciennes colonies avant de les laisser, tout en leur rendant leur bien légitime, l'indépendance, en état de sous-développement. Vous avez

pourquoi les Suisses que je connais, surtout les sportifs, sont toujours très à l'aise avec nous et parviennent à s'intégrer parfaitement dans notre milieu...

Mais il me semble que les autorités gouvernementales helvétiques restent un peu trop en retrait et hésitent à lier des contacts sportifs – la formation des cadres dépend pourtant bien, en tout ou en partie, de l'Etat si je ne me trompe – avec les pays en voie de développement. Peut-être la Suisse manque-t-elle un peu d'audace?... C'est vraiment dommage, car nous aimerions bien pouvoir établir, avec les pays neutres – donc avec le vôtre – un système d'échanges réguliers. Pour les raisons que